

## « Un enfant nous est né »

On peut être surpris de voir traité dans une rubrique philo, un sujet religieux et théologique ! L'annonce joyeuse d'Isaïe, 9,6, « Un enfant nous est né », reprise chaque année pour l'annonce de la nativité du Seigneur, n'a-t-elle pas sa place ailleurs ?

Et pourtant, une philosophe authentique, qui, de plus, ne se réclame pas du christianisme, reprend ce message et en voit la portée unique pour l'humanité entière. Dans son analyse de l'action, Hannah Arendt « reprend » (à sa manière) les grandes catégories évangéliques : la promesse, le pardon, la foi, comme vecteurs de nouveauté. L'action, pour elle, étant la capacité de créer du nouveau.

Et la capacité de créer du nouveau n'est-elle pas, au plus haut point, attachée à la naissance d'un nouvel être ?

« Le miracle qui sauve le monde, le domaine des affaires humaines, de la ruine normale, « naturelle », c'est finalement le fait de la natalité, dans lequel s'enracine ontologiquement la faculté d'agir. En d'autres termes : c'est la naissance d'hommes nouveaux, le fait qu'ils commencent à nouveau l'action dont ils sont capables par droit de naissance. Seule l'expérience totale de cette capacité peut octroyer aux affaires humaines la foi et l'espérance. C'est cette espérance et cette foi dans le monde qui ont trouvé sans doute leur expression la plus succincte, la plus glorieuse dans la petite phrase des Evangiles annonçant leur « bonne nouvelle » : « Un enfant nous est né » (*Condition de l'homme moderne*, Œuvres, Gallimard, p. 259).

A nouveau, dans un autre texte, elle revient sur ce message : « Un enfant nous est né ».

« Le Messie de Haendel. L'Alleluia doit être exclusivement compris à partir du texte : un enfant nous est né. La profonde vérité de cette partie de la légende du Christ : tout commencement est salut, c'est au commencement, au nom de ce salut que Dieu a créé les hommes dans le monde. Chaque nouvelle naissance est comme une garantie de salut dans le monde, comme une promesse de rédemption pour ceux qui ne sont plus un commencement » (*Journal de pensée*, Seuil 2005, I, p. 231).

Le concept de « miracle » est sollicité pour rendre compte de cette capacité de commencement. Il est érigé au rang d'une capacité humaine. L'homme est capable de commencer du nouveau... et donc de faire des miracles !

« Nous trouvons dans ces parties du Nouveau Testament une interprétation extraordinaire de la liberté et particulièrement du pouvoir inhérent à la liberté humaine ; mais la capacité humaine qui correspond à ce pouvoir, qui, selon les mots de l'Evangile, est capable de mouvoir les montagnes, n'est pas la volonté, mais la foi. L'œuvre de la foi, proprement son produit, est ce que les Evangiles appelaient « miracle », un mot qui a de nombreux sens dans le Nouveau Testament et est difficile à comprendre » (*La crise de la culture*, p. 218, cité par Eslin, p. 218).

« Tout acte, dans la mesure où il interrompt l'automatisme de la chaîne des probabilités est un « miracle ». Et s'il est vrai que l'action et le commencement sont essentiellement la même chose, il faut en conclure qu'une capacité d'accomplir des miracles compte aussi au nombre des facultés humaines » (*Crise de la culture*, cité par Eslin, p. 72).

On peut penser comme une usurpation, l'emprunt des grandes catégories religieuses - comme sont la foi, l'espérance, le pardon, la promesse et le miracle -, par une philosophe qui ne partage pas la foi chrétienne. On peut aussi apprécier une largeur d'esprit et une noblesse de pensée, quand elle fait de la naissance de Jésus, un paradigme de tout autre nativité et de tout autre commencement.

Et si ces mots de « miracle », « commencement », « foi », « promesse », « naissance » pouvaient planer avec la légèreté de l'air, sur nos activités synodales, tandis que, avant les assemblées, nous en sommes à Noël ?